

# Charlie Reporter

## COVID-19 NAMUR la cité de la même-pas-peur

ROBERT MALJAN WILSON

Capitale de la Wallonie, Namur et ses plus de 100 000 citoyens sont nichés au creux du coude où confluent la Sambre et la Meuse, comme un bourgeois au bout d'une branche. Située entre les frontières française et allemande, la ville dégage cette impression générale de mi-chemin. Cité ancienne, témoin des tumultes d'une histoire belle sujette aux invasions, Namur possède une qualité indécise et passagère, reflétée par son improbable bazar architectural : pas une maison ne ressemble à sa voisine, très peu font même l'appartenance de dater du même siècle. Ainsi donc, de la population.

Alain, jeune policier, me décrit son expérience du confinement : « Pour nous, ça a été plus calme que d'habitude au niveau des interventions. Dès que les bars ont fermé, avec les rues désertes, ma charge de travail a fondu. » Etait-ce très différent de faire régner l'ordre dans cette ville soudain fantôme ? « La ville était vide de chez vide. Beaucoup moins de bagarres et d'interventions en lien avec la drogue. On s'attendait à une vague de violence domestique, mais, finalement, pas plus qu'avant. En revanche, niveau disputes de voisinage et dénonciations, ça ouais, pas mal, dit-il en riant. Au niveau des populations précaires, c'est très particulier, comme manière de s'exprimer, pas évident à capter, jusqu'à ce que tu comprenes qu'ici, en fait, les gens ne s'exagèrent jamais. Le 1<sup>er</sup> d'adocoores ou le 1<sup>er</sup> J'EN PEUX plus » que j'entends toutes les cinq minutes n'aurait pas. Les gens s'adocooorent rien ici (à part leur chien, dont la population atteint les 900 millions - le Namurois nourrirait pour son animal la même obsession que le Parisien pour le prix de l'immobilier.) À Namur, l'emphase se limite à un vague clin d'œil. Alors oui, c'est charmant et adorable, mais c'est surtout d'une exactitude surprenante. Cette ville, c'est le contraire de Twitter.

Florent Marot est photographe et journaliste pour le canard local, *L'Avéni*. Au boulot pendant tout le confinement, il en a aussi été témoin. Conscient de la panique démesurée dans la presse nationale en France ou aux États-Unis, il pense qu'en Belgique les médias sont tombés dans l'excès inverse. « En rentrant chez moi, chaque jour, c'était la télé qui me mettait en colère. En tant que journaliste, on n'est pas là pour rassurer, ni minimiser. Au journal, on n'a pas cherché à effrayer les lecteurs, mais on se devait d'informer. C'est ce qu'on a fait. Ce moment a prouvé l'importance du carnet d'adresses. La toile d'araignée des contacts locaux. C'est hallucinant comme on a tous été renvoyés aux fondamentaux de nos métiers : médecin, infirmier, policier, éboueur. Chacun est plus ou moins expert de ce qu'il fait dans la vie. Par le réseau, on peut trouver les gens pour raconter ce qui se passe. Là où il y a un confinement, on a effectivement vu un monde coupé en deux. Celui de ceux qui restent chez eux bien comme il faut, et celui de ceux qui étaient obligés de sortir travailler pour assurer la continuité du fonctionnement de la société. Notre boulot consistait à faire le lien entre ces deux mondes, à tout simplement raconter ce qui se passait dehors. Simple. »

Amory, 26 ans, travaille dans une entreprise de pompes funèbres. Juvenile, éloquent, elle est dans ce métier depuis dix ans. « Honnêtement, en termes de mortalité, nous, en tout

Tandis que les flammes de la pandémie de Covid-19 balayaient le monde, des pays comme la France, le Royaume-Uni ou les États-Unis connaissaient une soudaine éruption de nationalisme nihiliste : « Nous sommes le pire des pays, nous avons le pire taux d'infection, le taux de décès le plus élevé. » Pendant ce temps, la Belgique, toujours en tête des statistiques en nombre de morts par million d'habitants, a réagi différemment. Pourquoi ?

de couchage et tenir la rue. Dans la ville, c'était tous les jours dimanche. Il n'y avait plus ou moins que nous, les taxis et les vieux avec leur chien. Pour manger, les Quick et les pizzerias ont compris que c'était rude, ils m'ont aidé. Je ne suis pas étudiant en économie, mais j'ai remarqué que les prix des dealers ont flambé. Il y avait du stock, mais les tarifs ont grimpé. Et puis, quand les bars et les magasins ont rouvert, que l'argent s'est remis à circuler, les dealers sont revenus aux prix d'avant. Le capitalisme, pas vrai ? »

« En gros, je trouve qu'on a tous fait notre boulot ! »

Amory, 26 ans, travaille dans une entreprise de pompes funèbres. Juvenile, éloquent, elle est dans ce métier depuis dix ans. « Honnêtement, en termes de mortalité, nous, en tout



cas, on n'a pas constaté d'explosion. On était à peu près dans la moyenne habituelle. Pour nous, le principal effet du Covid s'est fait sentir sur les précautions imposées dans le travail », explique-t-elle. Tout en luttant affectueusement avec ses deux bouledogues musculeux, elle m'explique que les restrictions quant au nombre de proches acceptés aux funérailles ont d'abord été très strictes, avant de s'assouplir petit à petit, tout en restant notables.

« On n'a d'abord eu droit qu'à une personne à la fois, puis 2, puis 3. N'oubliez pas qu'il fallait tout désinfecter entre les visites, et désinfecter, ce n'est pas simplement nettoyer. On a bien essayé de demander aux clients de ne pas toucher les poignées de porte et autres surfaces, mais c'est difficile, surtout dans ces circonstances. Les gens ignorent en quoi consiste notre travail, on pense surtout aux enterrements. Mais ce qui nous occupe principalement, c'est le contact et la présentation du défunt. C'est là qu'on peut vraiment aider les gens à traverser ce moment difficile. Pendant le confinement, tout ça s'est principalement passé par téléphone. C'était très dur. On faisait de notre mieux pour améliorer le service : louer un chapiteau pour pallier les restrictions de rassemblement, trouver un moyen de garder les objets, les souvenirs des défunts que les gens n'avaient parfois pas pu voir depuis plusieurs semaines. On n'avait pas le sentiment de bien travailler. Et pourtant, on n'a jamais été autant remerciés », raconte-t-elle.

Elle explique que la présentation, en particulier, était cruciale. Les personnes âgées sont souvent désemparées seules, sans visage. Le fait de les rendre visibles contribuait à atténuer la douleur d'avoir manqué l'agonie. À décrire aux parents le sentiment que le défunt avait purement et simplement disparu. « Ce n'est pas qu'on ait été égarés, mais disons qu'on début on s'attendait à pire, dans la peur de l'incertitude. Les gens avaient besoin de nous, alors on était là. »

On ne parle pas seulement de débouillarderie. J'ai retrouvé ça partout, ici. Pas exactement du stoïcisme, mais comme une forme de compléance augmentée. J'ai mis un petit moment à mettre le doigt dessus. On peut appeler ça la maturité. Attention, Namur n'est pas la Belgique, et il y a eu des morts à Namur (une maison de retraite a perdu la moitié de ses résidents), mais cette conscience humble et serene d'avoir fait de son mieux rend cette ville exemplaire pour tant d'autres endroits comme le Royaume-Uni, la France ou les États-Unis, respectivement aux 6<sup>es</sup>, 7<sup>es</sup> et 8<sup>es</sup> rangs mondiaux de la mortalité due au virus par million d'habitants, mais tout en haut du classement mondial. Ces pays devraient rassembler plus à Namur : bressés mais vaillants. Immuniés contre la panique et la hémorragie. Car c'est ainsi qu'on a une chance d'accomplir quelque chose. »

Traduit de l'anglais par Myriam Anderson

